

Allocution de Gilles Gendreau à l'Université du Québec en Outaouais

Le 25 octobre 2003

Mesdames, mesdemoiselles et messieurs diplômés de 2003,
Madame la Lieutenant gouverneur Lise Thibault,
Mesdames et messieurs les dignitaires et autres invités

Kagan ¹ dans son livre *Des idées reçues en psychologie* raconte une histoire qui, me semble-t-il s'adapte bien au contexte d'une collation des grades « Un jour un roi fit venir à son palais tous les livres qui se trouvaient dans son royaume. Pendant plusieurs années, le roi les lut attentivement. Il ordonna, ensuite à ses conseillers les plus sages de concentrer toute la sagesse contenue dans tous ces volumes en un seul. Dix ans plus tard ils apportèrent un livre au roi contenant 600 pages. Le roi lut le livre et commanda aux sages de le réduire en une page. Cinq années après ils remirent une page au roi. Après avoir lu la page, le roi leur demanda de la réduire en un seul mot. Un mois plus tard « ils donnèrent un seul morceau de papier. Il portait le mot : « **peut-être** ».

Je me souviens des réactions d'étudiants, nouveaux diplômés de tous niveaux qui, à la fin de leurs études, avaient souvent l'impression d'avoir beaucoup plus de questions que de réponses. J'avais un malin plaisir à leur dire que pour moi c'était là un des signes de la qualité de leur formation. « Vos questions sont plus précises et vos réponses, quand vous risquez d'en fournir, sont plus prudentes. Votre culture humaine et scientifique va continuer de s'enrichir, je l'espère bien, et vous deviendrez de moins en moins dogmatiques. Vous accepterez, parce que plus connaisseurs et plus expérimentés, la réalité des incertitudes qui nous entourent sans renoncer à les scruter méthodiquement et avec rigueur »

¹ Jerome Kagan (2000): *Des idées reçues en psychologie* Éditions Odile Jacob

D'ailleurs, aujourd'hui, je pourrais ajouter que de plus en plus de savants, de chercheurs et de professionnels chevronnés sont devenus aussi sages que ceux que le roi avait subventionnés. Tel Prigogine, prix Nobel de chimie, ils acceptent avec une certaine humilité, toute scientifique, et témoignant également de leur grande culture, que *l'être humain se retrouve quelque part toujours devant l'incertain*. Or, justement un des défis du savoir et du savoir-faire de l'être humain n'est-il pas de progresser devant l'incertain. Le savant, le chercheur, le professionnel, le parent, chaque individu est confronté à ses incertitudes. Et réduire l'Univers à ce qu'on peut actuellement en connaître me rappelle ces ecclésiastiques qui accusaient Galilée d'erreur théologique.

Comme ce serait une erreur scientifique que, sous prétexte de résultats positifs moins probants avec les enfants de plus de six ans, on se contentait d'un minimum de qualité dans les interventions en se satisfaisant des seules connaissances et évaluations actuelles. Ne pas réduire aux seules connaissances disponibles ne signifie aucunement ne pas s'en servir ni surtout ne pas les développer.

Bien sûr, certains succombent quelques fois à la tentation de réduire l'évolution de l'être humain à ses six premières années de vie, par exemple. Certes une telle centration a le mérite de mettre en valeur une période très importante de l'existence et de placer l'accent sur la priorité de la prévention. Mais priorité n'est pas à confondre avec exclusivité; exclusivité qui ferait de l'adolescence en difficulté une zone de la vie à tout jamais évacuée des préoccupations scientifiques et priverait recherche et intervention d'expériences de résilience pertinentes.

Au Québec, il y a à peine cinquante ans, une vingtaine de personnes ont mis en commun, leur ferme volonté de développer une compétence professionnelle dans la recherche et l'intervention auprès de jeunes en difficulté d'adaptation. Ils ont ouvert progressivement de toutes petites portes à l'université où on se demandait bien ce qu'ils venaient faire dans ce cénacle du Savoir. Mais les leaders du groupe inlassablement affirmaient : « Nous avons besoin de dépasser notre savoir intuitif si utile soit-il, nous avons besoin de développer, de façon rigoureuse des méthodes appropriées et nous devons partir de ce qui existe déjà pour aller plus

loin et mettre sur pied un nouveau programme de formation qui un jour, espéraient-ils, pourrait ouvrir sur de nouvelles pistes de connaissances appliquées. »

Parmi nos interlocuteurs universitaires, certains écoutèrent avec un sourire condescendant en observant notre enthousiasme et notre détermination. D'autres furent plus attentifs aux arguments rationnels sur lesquels s'appuyaient nos démarches. Nous n'avions pas de certitudes sur lesquelles nous appuyer. Sauf quelques expériences prometteuses, à nos yeux tout au moins, car on y voyait poindre de l'espoir. Je voudrais profiter aujourd'hui de l'occasion pour rendre hommage à ces sages universitaires qui ont accepté, comme les sages du roi, que le mot clé était « **peut-être** » et qui ont fait confiance à nos hypothèses.

Je voudrais profiter de l'occasion pour aussi rendre hommage aux professeurs et chercheurs qui acceptent les défis que représente la synthèse entre l'approfondissement de leurs recherches et leurs responsabilités d'accompagnement des étudiants dans leur quête du savoir. Qui acceptent la problématique inéluctable de l'équilibre entre enseignement et recherche; entre la rigueur nécessaire au développement de la connaissance et le respect des exigences de la transmission de ces connaissances. Rendre hommage, également, aux professeurs et superviseurs, qui, dans les secteurs des sciences humaines, développent les deux autres facettes du savoir, le savoir-faire et le savoir-être.

À tous ceux aussi qui, à partir de leurs « **peut-être** » ont accepté, sans prétention mais non sans fondement solide, de faire découvrir à « leurs » étudiants ce qui pourrait donner du sens aux interventions de prévention et de réadaptation. Ce sens qui devrait permettre d'accepter qu'ils seront des professionnels ayant à faire face à l'incertain quant aux résultats de l'accompagnement des jeunes en difficulté et de leurs parents.

Aujourd'hui, l'Université du Québec en Outaouais me décerne un doctorat honorifique. J'en suis très fier car la reconnaissance dont on m'honore devrait aussi retomber sur toutes celles et ceux qui ont fait équipe avec moi, qui ont accepté, comme point de départ mes « **peut-être** » enthousiastes et remplis

d'espoirs. Qui ont accepté de s'investir dans les succès initiaux. Qui ont pris le risque, avec les pionnières et les pionniers, de travailler à défricher un nouveau champ professionnel au service des jeunes en difficulté tout en s'efforçant de l'ensemencer progressivement en s'inspirant de la culture et des méthodes scientifiques.

C'est donc à tous ces gens que je dédicace ce doctorat. J'espère que la relève, en profitant des acquis des pionniers, saura relever les défis actuels. Certes, il y a encore beaucoup de créativité à déployer, de méthodes à approfondir, de recherches à mener à terme. Que de défis stimulants ! Surtout si on ne perd pas de vue qu'au-delà de la science à développer il y a aussi des personnes ayant besoin de cette science chez les professionnels.

En terminant, je me permettrai d'exprimer ici, non un « **peut-être** » mais une certitude toute personnelle et intime à Claire Lalande, ma compagne depuis près de cinquante-cinq ans, et la mère de nos six enfants. Je voudrais rendre hommage à son sens de l'équipe et à la richesse de son apport personnel et professionnel tout au long de ces années. Des années où les « **peut-être** » nous auront stimulés comme les hypothèses du chercheur. Et, nous nous trouvons, encore, côte à côte à apporter notre humble contribution dans la continuité.

Merci,

Gilles Gendreau *psychoéducateur*